

11.10.2008 – 17.45

1 fassung 11.10.2008 korr. Bdt-retour

2 fassung mit all deinen korrekturen -----13.10.2008-18'00-----

3 fassung – nachgelesen / kontrollier

4 fassung – kontrolle bdt / em / dq intégré

5 fassung – endkontrolle – version electronique: 012-4

LETTRE DE PENTHES

Bulletin de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde

Responsable : Anselm Zurfluh, directeur

N° 012 – AUTOMNE 2008

Institut des Suisses dans le Monde

18, chemin de l'Impératrice

1292 Pregny-Genève

Suisse

téléphone : 022 734 90 21

télécopie : 022 734 47 40

courriel : institut@penthes.ch

www.penthes.ch

Musée des Suisses dans le Monde

mardi à dimanche

de 10 h à 12 h et de 13 h à 17 h

fermé le lundi

fermeture annuelle : du 15 décembre 2008 au 9 février 2009

Restaurant Le Cent-Suisses

ouvert tous les jours entre 10 h 30 et 17 h

fermé le soir sauf sur réservation de 15 personnes minimum

022 734 48 65 – restaurant@penthes.ch

La Lettre de Penthès n° 12 a pu être imprimée avec des illustrations grâce au soutien du « Groupement d'étude pour la Recherche en Mécanique Appliquée et Histoire des Techniques : GERMAHT ». Cette association nous a légué un fonds destiné à mettre en valeur et à illustrer l'activité d'ingénieurs et d'architectes suisses dont l'action a contribué au rayonnement de la Suisse dans le Monde.

Conscients des problèmes d'environnement et de la préservation de la nature, les éditeurs ont décidé d'utiliser du papier bio blanchi 100% sans chlore.

ÉDITORIAL

Chères lectrices, chers lecteurs,

On dit des Belges qu'ils ont une brique dans le ventre ; pour les Anglais « My home is my castle ! ». Que dire des Suisses dans le monde, qui comptent, presque à chaque génération, de grands hommes du bâtiment, des architectes de l'époque baroque qui nous ont laissé de magnifiques témoignages de leur art à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Rome, à Venise..., des ingénieurs concepteurs de ponts et de barrages spectaculaires ou encore des architectes contemporains reconnus comme faisant partie de l'élite mondiale ? On pourra toujours discuter pour savoir qui de l'église de Notre-Dame-du-Haut à Ronchamp, œuvre de Le Corbusier, du Musée d'art moderne de San Francisco de Mario Botta ou du stade olympique – dit le « nid d'oiseau » – à Beijing/Pékin de Jacques Herzog & Pierre de Meuron représente le mieux cette créativité et cette prééminence.

Avec ce numéro de la « Lettre de Penthes » nous continuons à consacrer une bonne partie de notre modeste revue à un thème particulier, à savoir, cette fois-ci, les bâtisseurs suisses dans le monde. J'exprime ma gratitude au professeur Léopold Pflug, président honoraire de notre Fondation, pour avoir pris sur lui la responsabilité de recueillir les articles de ce numéro consacrés à ce thème. Puisse-t-il faire des émules ! Ce numéro est aussi conçu comme un hommage à Louis Dominique de Meuron, membre de notre Conseil et lui-même grand « bâtisseur dans le monde » qui nous a quittés il y a à peine un an. Il nous manque à tous !

Tout autre chose : vous aurez peut-être remarqué au numéro 11 de la « Lettre » un appel à des volontaires pour le travail de recherche que comporte la préparation de notre série de livres de poche sur les « Suisses dans le monde ». Cet appel a eu un écho (trop) faible. Le premier volume de cette série, celui qui sera consacré aux militaires, avec une partie générale et une vingtaine de portraits biographiques, est bien avancé. Le second traitera des hommes d'Etat et diplomates suisses dans le monde. Les bâtisseurs auront également leur volume, tout comme les artistes, les penseurs et écrivains, les industriels et commerçants, etc. Les Editions de Penthes sollicitent à nouveau et de manière instante, l'aide de volontaires : recherches biographiques, rédaction d'un ou de plusieurs portraits individuels, bibliographie, iconographie, traduction, correction, etc. Nous espérons ardemment que cet appel finira par être entendu, car nous estimons que notre projet ne consiste pas en un face à face entre deux ou trois « producteurs », d'une part, et un certain nombre de purs « consommateurs », de l'autre, mais reflète plutôt la présence d'une famille de passionnés où les contributions, y compris scientifiques ou pratiques, viennent de plusieurs côtés.

Dernières nouvelles : les Amis de Penthes nous informent que la manifestation publique de la Journée de Penthes 2009 sera consacrée au « Chocolat suisse dans le monde » – de bien savoureuses perspectives !

Et pour terminer, j'exprime ma gratitude aux lecteurs et lectrices qui ont fait un don pour nous aider à couvrir les coûts d'impression et de distribution de la Lettre de Penthes.

Bien amicalement

Bénédict de Tscharnet
Président de la Fondation

EN GUISE D'INTRODUCTION...

Voici plus de deux mille ans, « nos ancêtres les Helvètes » se révélaient déjà d'habiles constructeurs, comme en témoignent maints vestiges qui forcent encore notre admiration, tant la conception, puis le savoir-faire dans l'exécution manifestent une maîtrise technique en tous points remarquables.

Au fil des siècles, de grands constructeurs issus de cette terre ont marqué de leur empreinte nombre de pays et de villes, en Europe tout d'abord, puis aux horizons les plus divers. Parallèlement à l'admiration portée à juste titre aux ingénieurs des siècles précédents, il convient aussi de mesurer l'impact des réussites exemplaires dont nous sommes redevables aux ingénieurs contemporains qui concourent ainsi au rayonnement de la Suisse dans le monde.

Les impératifs rédactionnels de la Lettre de Penthes nous contraignent à restreindre plus que nous le souhaiterions le volume des contributions présentées dans ce numéro ; nous avons retenu ici quatre biographies illustrant chacune l'une des facettes des missions importantes dévolues à l'ingénieur civil.

Léopold Pflug
*Président honoraire
de la Fondation*

MONIQUE DE MEURON-LANDOLT (1939–2007) ET LOUIS DOMINIQUE DE MEURON (1936–2007)

Bénédict de Tscharner

Le thème des « bâtisseurs » qui est celui de cette Lettre de Penthes réveille le souvenir de Louis Dominique de Meuron, membre de notre Conseil de Fondation, décédé le 16 octobre 2007, et de son épouse, Monique de Meuron-Landolt, décédée au début de la même année. C'est aussi pour nous une occasion d'évoquer, avec un peu de distance, ces deux personnalités exceptionnelles, « Suisses dans le monde » au sens le plus authentique du terme, deux amis (et cousins) qui nous ont quittés bien trop tôt, mais qui ont laissé un souvenir ineffaçable.

Parlons d'abord de **Monique de Meuron-Landolt**, fille du Dr Jacques Landolt-Sandoz qui fut le médecin de confiance et en même temps le bienfaiteur de la communauté suisse de Paris pendant de longues années. Docteur en chimie biologique de la Faculté des sciences de Paris (1964), Monique Landolt a mené une carrière de journaliste scientifique avec un entrain et une compétence remarquables. On retiendra notamment son rôle de co-fondatrice, puis rédactrice en chef de la revue « La Recherche », auteur de nombreux articles parus dans d'autres publications et conseillère de l'UNESCO en tant qu'expert en matière de vulgarisation scientifique. Même après son mariage et au cours des nombreux séjours de la famille à l'étranger, Monique ne cessa de s'instruire : un diplôme d'anglais en Ecosse, un diplôme universitaire de langue indonésienne et des médias de communication traditionnels d'Indonésie à Jakarta, des études d'arabe à Koweït ... On retiendra aussi son rôle d'initiatrice du programme pour la relève universitaire, financé par la Fondation de famille Sandoz, dont bénéficient les universités de la Suisse romande et l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne.

Mais ce ne sont là que quelques éléments extérieurs ; ce qui reste en notre mémoire, c'est d'abord cette volonté de Monique de Meuron, en tant qu'épouse et mère, d'assumer et de maîtriser les défis de cette vie de nomades modernes aux quatre coins du monde, cette envie de découvrir et de valoriser ce qu'il y a de mieux et de plus intéressant dans les pays de résidence successifs. Ce qui reste aussi, c'est la bonne humeur et la générosité dans l'exercice d'une bienfaisance menée avec intelligence. Le Musée des Suisses dans le Monde à Penthes en a profité puisque Mme de Meuron a largement contribué à développer et à rééquiper l'Espace Edouard Marcel Sandoz, nommé en hommage à son grand-père sculpteur.

Grâce à ces investissements, la bibliothèque et les places de travail de l'Institut à Penthes répondent à nouveau mieux aux exigences des chercheurs.

Quant à **Louis Dominique de Meuron**, né en Tunisie où son père était propriétaire d'un vaste domaine agricole, élève au Collège Cévenol à Chambon sur Lignon (Auvergne), maturité à Neuchâtel, diplôme d'ingénieur civil de l'École polytechnique fédérale de Zurich en 1959, il fera encore des études commerciales HEC à Paris avant de s'engager dans son premier emploi à la Société nationale de travaux publics. C'est à Paris qu'il rencontrera Monique Landolt ; ils se marieront en 1962 à Pully. Les multiples étapes d'une brillante carrière d'ingénieur et de chef de projet sont décrites dans l'article de J.J. de Montmollin.

Ce qui frappait chez Louis Dominique de Meuron c'était sa disponibilité pour des fonctions importantes qui s'ajoutaient à son travail professionnel : à plusieurs reprises il s'est engagé en faveur des institutions suisses de Paris (Hôpital suisse, Chambre de commerce et d'industrie suisse en France) ; il a siégé au Conseil d'administration de la Société Sandoz à Bâle pendant 27 ans (!) ; il a été membre de l'Académie suisse des sciences techniques ; il a présidé aux destinées de l'Hôpital psychiatrique de Préfargier, de la Caisse de famille de Meuron et du Cercle du Jardin de Neuchâtel ; il a également été vice-président de la Banque Bonhôte à Neuchâtel. Nous y ajoutons sa qualité de membre du Conseil de notre Fondation pendant cinq ans.

Cette capacité de répondre présent à des sollicitations et des responsabilités si diverses s'explique par un trait de caractère qui nous a toujours frappés : Dominique de Meuron savait garder son calme en toute circonstance et se concentrer sur les questions essentielles. Au sein de notre Fondation, on peut relever deux contributions : d'une part, Louis Dominique de Meuron avait l'habitude de lire les comptes et le bilan avec une grande attention et de faire une, deux remarques, toujours pertinentes, toujours polies, conduisant à de significatives améliorations de notre gestion. Mais ce n'étaient pas que les chiffres qui l'intéressaient ; un des ses sujets de prédilection était – tradition de famille oblige ! – l'incroyable épopée du fameux Régiment de Meuron au service des Pays-Bas, puis de la Grande-Bretagne entre 1781 et 1814. Les historiens relèvent la présence de cette unité sous le commandement de Charles Daniel de Meuron (1738-1806) au cap de Bonne Espérance, sur l'île de Ceylan, en Inde dans la bataille de Seringapatam contre le sultan de Mysore, à Gibraltar, en Sicile et, enfin, au Canada dans la malheureuse Guerre de 1812 contre les Etats-Unis.

Ces brèves remarques évoquent la partie active de ces deux vies ; Monique et Dominique de Meuron auraient mérité une période plus calme, passée en Suisse ou dans le Midi ... De graves incidents de santé, hélas, les ont arrachés à l'affection de leurs enfants, de la famille et des amis en l'espace de moins d'une année. Nous leur garderons un souvenir ému, émerveillé et reconnaissant.

A PROPOS DE LOUIS DOMINIQUE DE MEURON : LES ÉTAPES D'UNE CARRIÈRE D'INGÉNIEUR

sur la base d'une documentation établie par **Jean-Jacques de Montmollin***

L'hommage à Louis Dominique de Meuron ci-dessus est personnel ; mais sa carrière d'ingénieur est également emblématique pour le parcours de beaucoup de Suisses qui ont exercé cette profession dans le monde. C'est pourquoi nous reprenons un certain nombre d'éléments de cette biographie « technique » si riche.

Nous sommes donc en présence d'un jeune ingénieur suisse qui obtient son diplôme à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich en 1959, qui fait son service militaire et qui ajoute une formation commerciale (1^{ère} année HEC à Paris) à son savoir d'ingénieur. La Société nationale de travaux publics sera son premier employeur. De 1962 à 1973, Louis Dominique de Meuron est directeur de projets pour les grands travaux de draguage pour le nouveau port pétrolier de Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône). Suivent des travaux de draguage pour le chenal d'accès à Sète, puis pour le nouveau port pour gaz liquéfié de Skigda en Algérie. Ajoutons qu'il s'agit d'une des plus grosses dragues dans le monde.

Après une année d'études au Centre de perfectionnement de l'administration des affaires, une nouvelle phase s'ouvre. Dès 1974, Louis Dominique de Meuron passe trois ans en Ecosse, près de Glasgow, pour diriger la construction de trois plateformes de forage et d'extraction de pétrole, plateformes en béton géantes qui seront ensuite remorquées et ancrées en mer du Nord. En 1979, l'ingénieur suisse est engagé par la maison française Saint Rapt & Brice qui a reçu commande d'une usine d'automobiles Citroën à Zwickau près de Karl-Marx-Stadt (Chemnitz) en République démocratique allemande (RDA). L'année 1981 voit le départ pour Jakarta où Louis Dominique de Meuron dirige la construction du nouvel aéroport international de la capitale indonésienne, Cenkareng, projet réalisé par la Société des Aéroports de Paris. La livraison aura lieu quatre ans plus tard, au 1^{er} avril 1985.

De retour à Paris, Louis Dominique de Meuron rejoint, dès 1986, la SOGEA qui a décroché le contrat pour une tour de télécommunications à Koweït City d'une hauteur de 370 mètres, à ce moment-là la cinquième tour la plus haute du monde. La première guerre du Golfe interrompt ce chantier prestigieux et la SOGEA renonce ; mais une fois la guerre achevée, les autorités de l'Emirat insistent et

* ancien ingénieur cantonal de Neuchâtel

Louis Dominique de Meuron consent à diriger également les travaux qui restent à accomplir. Il établit d'ailleurs son domicile à Koweït et continue à faire du travail de consulting comportant notamment la collaboration entre sociétés françaises et koweïtiennes. Pendant l'interruption, c'est-à-dire de 1990 à 1994, Louis Dominique de Meuron s'occupe du chantier du tunnel du Mont-Sagne pour le compte du Service des ponts et des chaussées du canton de Neuchâtel.

Voilà donc un carnet de réalisations remarquables aux quatre coins du monde bien rempli, à maints égards exemplaire, à la fois par sa diversité, son ampleur et sa maîtrise d'une technologie particulièrement complexe.

ALFRED STUCKY (1892–1969), CONSTRUCTEUR DE BARRAGES DU XX^E SIÈCLE

Henri Pougatsch *

Concepteur et réalisateur de barrages reconnu sur le plan mondial, Alfred Stucky marque de son empreinte le développement et la construction de ces imposants ouvrages du génie civil au XX^e siècle. Il joue un rôle décisif dans l'évolution de la technique des barrages, en Suisse comme hors de nos frontières, et jouit d'une notoriété internationale. Grâce à son impulsion l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne (EPUL) acquiert un renom mondial ; ce sera sa sœur suisse, l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), qui lui décernera, en 1955, le titre de docteur ès sciences techniques *honoris causa*.

Né à la Chaux-de-Fonds en 1892, Alfred Stucky, attiré par la technique, fréquente tout d'abord l'Ecole de mécanique, puis le gymnase. Il fait ensuite de brillantes études de génie civil à l'EPFZ, au cours desquelles il manifeste déjà une prédilection pour les constructions hydrauliques. Il y est diplômé en juillet 1915. Fin 1915, il est engagé par le bureau H.E.Gruner à Bâle, lequel lui confie rapidement de hautes responsabilités. La maison Gruner ayant reçu le mandat du projet de barrage voûté de Montsalvens, Alfred Stucky est chargé de perfectionner la méthode de calcul de ce type d'ouvrage avec sa double courbure. En 1919, Alfred Stucky publie sa thèse relative à l'étude des barrages arqués, travail qui contribue à le faire connaître tant en Suisse qu'à l'étranger. Bien qu'ultérieurement, des méthodes de calcul électroniques plus sophistiquées aient été développées, sa méthode dite « arc-mur » n'en a pas pour autant perdu de son intérêt.

C'est en 1926 que Jean Landry, alors directeur de l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne (EIL) appelle Alfred Stucky comme professeur extraordinaire d'hydrométrie et de travaux hydrauliques. Celui-ci s'installe alors à Lausanne et ouvre son propre bureau. Il deviendra à son tour directeur de cette école en 1940, charge qu'il exercera jusqu'à sa retraite en 1963. L'EIL, pour laquelle Stucky a de grandes ambitions, est rattachée à l'Université en 1943 et devient, en 1946, l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne (EPUL), qui, sous le nom d'EPFL, passera sous le giron fédéral en 1969.

* *ingénieur civil EPFL, Henri Pougatsch a été un collaborateur du Bureau Stucky et chargé de la sécurité des barrages auprès de l'ancien Office fédéral des eaux et de la géologie.*

Alfred Stucky a toujours été conscient qu'il est indispensable de pouvoir suivre, entre autres, les déformations d'un ouvrage en service, tout comme son évolution thermique, afin de confirmer ainsi la justesse des hypothèses de calcul. Dans ce sens, il est très tôt partisan des systèmes d'auscultation, dont le premier est installé au barrage de Montsalvens. Il crée aussi, en 1928, avec des moyens limités, un laboratoire d'essais hydrauliques où il devient possible de tester des constructions sur modèle réduits. Sensible à l'importance de l'étude de l'interaction sol-structure, Alfred Stucky fait encore œuvre de pionnier en ouvrant, en 1935, un laboratoire de géotechnique qui s'avère central dans la collaboration entre les ingénieurs et les géologues.

Alfred Stucky réussit à mener de front ses activités d'ingénieur, de professeur et de directeur universitaire. La liste des barrages auxquels son nom est associé est impressionnante et compte près de quatre-vingts objets de divers types dans le monde entier, dont le plus imposant est sans doute le barrage-poids de la Grande-Dixence en Valais ; avec ses 285 mètres de hauteur, cet ouvrage est le plus haut du monde de ce type. Il est le successeur du barrage de la Dixence, barrage contrefort de 87 mètres de hauteur, lui aussi longtemps le plus haut mur de ce type au monde, construit au cours de la crise économique des années trente, malgré le frein mis alors à l'accroissement des aménagements hydroélectriques. A partir des années cinquante, en revanche, et jusque dans les années 1970, la Suisse connaît un essor particulièrement important dans la construction de barrages. Alfred Stucky réalise alors au moins une quinzaine d'ouvrages dans notre pays, dont la moitié d'une hauteur supérieure à cent mètres, ouvrages de référence souvent, qui contribuent à faire de la Suisse le « pays des barrages ».

Parmi les réalisations importantes à l'étranger, on peut mentionner le barrage de Beni-Bahel (1930) en Algérie et celui, à voûtes multiples, de Meffrouch (1961) dans le même pays. En Tunisie, c'est le barrage à contreforts de Ben Métir (1955), au Maroc le barrage-poids de Mechra-Homadi, en Iran celui de Latiyan (1963), de Zayandeh Rud (1963) et de Jiroft (1970).

Les barrages font partie d'un domaine pluridisciplinaire passionnant. C'est un art qui est toujours actuel et aussi d'avenir. Par sa conception novatrice, Alfred Stucky a rapproché l'enseignement, les recherches en laboratoire, les contrôles *in situ* et la pratique. Enfin, il motivait ses étudiants en leur communiquant sa passion et encourageait également les gymnasiens à entreprendre des études d'ingénieur.

CHRISTIAN MENN (*1927), CRÉATEUR ET CONSTRUCTEUR DE PONTS

Résumé d'une communication d'**Eugen Brühwiler** *

Jeune ingénieur civil de trente ans, docteur de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ), Christian Menn commença sa carrière internationale en participant à la réalisation du bâtiment que l'architecte italien Pier Luigi Nervi avait conçu pour le siège de l'UNESCO à Paris. Plus proche de chez nous, Christian Menn, ayant ouvert son propre bureau d'études de construction en béton armé à Coire, réalise ses premiers ponts à Letziwald et à Crôt dans les Grisons en 1960. Dès 1964, il met au point son propre style, qu'il applique pour la première fois au pont de Reichenau sur le Rhin d'une portée de 100 mètres, en s'inspirant de l'œuvre innovante de Robert Maillart. Il s'agit d'une structure à arc polygonal fin sur lequel sont disposées des palées élancées, très espacées en forme de caisson partiellement précontraint, rigidifié par une poutre et supportant une dalle en porte-à-faux de grande portée.

En 1970, Menn remporte le concours pour la construction d'un grand pont d'autoroute à six voies, d'une longueur de 1'100 mètres, franchissant l'Aar à Berne, exemple remarquable de l'art de l'ingénieur. Un an plus tard, Menn est nommé professeur de construction en béton armé à l'EPFZ, mais, tout en ayant abandonné son bureau d'études de Coire, il continue naturellement à travailler sur ses propres projets et, de plus en plus, à siéger dans des jurys. En 1980, il voit s'achever, sur la route du col du Simplon, son projet de pont du Ganter avec une silhouette extraordinaire qui introduit l'image – nouvelle – d'une œuvre art dans l'environnement sauvage des Alpes. Avec ses 174 mètres, l'arc central, à 150 mètres au-dessus du ravin, détient toujours le record de la plus grande portée en Suisse. Un peu plus tard, le viaduc d'autoroute de la Biaschina dans la vallée du Ticino, avec ses très hauts piliers, frappe les automobilistes en route vers le Sud, tout comme celui de Chandolin sur le Rhône, près de Sion, construit vers la fin des années 1980. En 2001, son pont de Sunniberg, près de Klosters dans les Grisons, lui rapporte le prix prestigieux de l'Association internationale des ponts et charpentes (AIPC).

En 1991, Christian Menn propose aux autorités de la Ville de Boston une construction haubanée pour le nouveau pont de l'autoroute faisant partie du « Big Dig »**. Les deux pylônes en forme de Y renversé symbolisent alors l'entrée du centre de la ville ; et pourtant, l'esthétique de cette œuvre résulte d'un processus purement

* ingénieur civil et professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne

** On entend par « Big Dig » les travaux gigantesques du passage de la principale artère autoroutière à travers le centre de Boston, passage qui comporte aussi un grand pont sur l'estuaire du Charles River et du Mystic River.

statique et constructif. Le Zakim Bridge*** est inauguré le 12 mai 2002 ; 200'000 hommes, femmes et enfants franchissent le nouveau pont à pied et le gouverneur de l'Etat proclame ce jour « Christian Menn Day in Massachusetts ».

Depuis, d'autres projets de ponts de Menn sont en cours de réalisation ou en phase d'étude ou d'approbation, essentiellement aux Etats-Unis. En 2007, l'Emirat d'Abu Dhabi lui demande de projeter un passage pour des voies d'accès à une grande île artificielle. Pour les deux ponts principaux, il propose de longs arcs avec un seul pylône chacun, en forme de fuseau, qui met en valeur la large dalle suspendue légèrement courbe qui plane juste quelques mètres au-dessus de la surface de la mer.

Quel est donc le secret de ce grand créateur et constructeur de ponts ? En prenant en compte, pour chaque projet, l'échelle, la topographie et le paysage – souvent urbain – il se concentre sur trois critères de conception : primo, l'élancement, la transparence et l'équilibre des proportions, secundo, l'unité et l'ordre des éléments porteurs et des sections, et tertio, la visualisation des flux de forces, sans écarter, le cas échéant, une ornementation discrète. Mais s'il fallait résumer ce secret en un seul mot, ce serait celui de la beauté.

Christian Menn a reçu de nombreux prix et distinctions, dont, tout récemment, le 4 octobre 2008, celui de docteur *honoris causa* de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL). Ses travaux, qui témoignent d'une créativité hors du commun et d'une maîtrise absolue de l'art de l'ingénieur, sont exposés dans de nombreux musées d'art à travers le monde.

*** Le nom complet est Leonard P. Zakim Bunker Hill Bridge. Leonard P. Zakim (1953 – 1999), directeur exécutif de la New England Anti-Defamation League, était un pionnier de la politique sociale et de la lutte pour les droits de l'homme. Bunker Hill, en 1775 lieu d'une célèbre bataille de la Guerre d'Indépendance américaine, est un promontoire sur la rive septentrionale de l'estuaire à Charlestown.

ZAKIM BRIDGE, THE NEW LANDMARK FOR THE WORLD'S SKATEBOARDERS

Renata von Tscharnner Munkenbeck *

The construction of the Zakim Bridge is rightly applauded as the crown jewel of Boston's fifteen billion Big Dig transportation project. In addition to having become the elegant symbol of the New Boston, the Zakim Bridge also marks the spot where the Charles River flows into the Atlantic Ocean ... and where skateboarders can find a world class park. Tucked under the ramps of this gigantic freeway structure is the site of the Charles River Skatepark, a project of the Charles River Conservancy. This eight year old non-profit organization is also known for its 2'500 annual landscape volunteers who look after the parklands, for its bridge illuminations and for its efforts to bring back public river swimming.

As part of its mission to make the parklands more attractive, active and accessible to all, the Conservancy launched the ambitious campaign to build a skatepark of 40'000 sq ft. Over four hundred young skaters helped in designing the park. In excess of two million dollars have been raised from State and Local government, from foundations and individuals. A team of over fifty professional and volunteers is working to plan this concrete park on a fill that was industrial wasteland with railroad tracks, a slaughterhouse and a glass factory.

Despite full community and political support, the planning process moves very slowly because the site has three owners and challenging soil conditions. And there is no precedent of a private non-profit organization building such a park. Ground breaking is planned for 2009 when the skatepark will sit in the middle of forty acres of new river front parklands that were created with one hundred million dollars of mitigation funds from the Big Dig.

** Notre compatriote Renata von Tscharnner Munkenbeck, arch.dipl. ETH, SIA, est fondatrice et présidente de la Charles River Conservancy à Cambridge MA. Pour plus d'information veuillez consulter le site www.charlesriverskatepark.org. Nous pouvons ajouter que Renata von Tscharnner Munkenbeck est conseillère associée de notre Fondation, tout comme le professeur Christian Menn.*

TONI EL SUIZO

Léopold Pflug *

Le premier août 1823, Guillaume Henri Dufour met en service le premier « pont suspendu en fil de fer » destiné au public, prenant à cet effet modèle sur une passerelle de cinquante pieds construite dans son domaine d'Annonay par Joseph Seguin.

Ainsi s'ouvrait l'ère du pont suspendu qui connaît dès lors un vif succès, comme en témoignent nombre de réalisations exemplaires, par exemple à Fribourg en 1834, puis, plus près de nous dans le temps, deux ponts new-yorkais construits par notre compatriote Othmar Ammann, à savoir le George Washington Bridge sur le Hudson (1931) et celui traversant les Verrazano Narrows (1964). Ce dernier, constitua longtemps, avec près de 1'300 mètres, un record de portée. Verrazano Narrows comporte par exemple douze voies de circulation disposées sur deux niveaux. Ces constructions gigantesques impressionnent par leurs dimensions et par l'intensité des échanges journaliers qu'elles permettent entre les rives. Elles symbolisent l'exploit technique obtenu grâce à la convergence des progrès réalisés aussi bien en science des matériaux qu'en organisation et en logistique.

Ces performances extrêmes restent toutefois inaccessibles aux populations démunies survivant péniblement dans les régions escarpées d'Amérique du Sud ou d'Extrême-Orient. Dans ces contrées, en effet, établir un pont permettant de raccourcir de plusieurs heures un itinéraire sinueux signifie, pour les populations concernées, une économie de temps considérable, temps dès lors disponible pour des travaux productifs, de subsistance pour l'essentiel. Cette lenteur extrême des communications terrestres se révèle en outre dramatique lors de catastrophes naturelles : les secours mettant des jours à parvenir sur les lieux sinistrés.

Témoin des événements rapportés par la télévision lors du séisme qui dévasta l'est de l'Equateur en 1987, Toni Rüttimann, un jeune Suisse de dix-neuf ans, décide de porter aide aux populations touchées et s'envole alors pour Quito. Pour tout bagage : quelques économies, une immense volonté de servir et l'enthousiasme inaltérable de la jeunesse ... Sur place, ayant rencontré un jeune ingénieur hollandais et fort de l'appui des villageois concernés, ces deux enthousiastes réalisent le premier pont enjambant la profonde vallée séparant deux communautés villageoises. Sans ressources financières, mais habile à convaincre, Toni Rüttimann se procure les matériaux nécessaires à la construction des ponts et notamment les

** professeur honoraire de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, président honoraire de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde*

câbles usagés provenant d'une tour de forage d'une compagnie pétrolière. C'est ainsi qu'avec un équivalent de 600 francs suisses, Toni Rüttimann – désormais connu sous le pseudonyme affectueux de Toni El Suizo – réussit l'exploit d'ériger les ponts les plus économiques du monde.

La portée de ces ponts est, pour la plupart, de l'ordre d'une cinquantaine de mètres ; mais le record est atteint avec un ouvrage de 264 mètres, dont l'auteur peut être fier à juste titre. Quant à la largeur, elle est restée à quelques centimètres près, celle qu'avait adopté Dufour dans sa toute première exécution de 1823, conséquence logique de l'adaptation du système porteur au type d'utilisateurs : piétons, chevaux ou bêtes de somme, éventuellement véhicules à deux ou trois roues, permettant de restreindre le gabarit utile à moins de deux mètres.

Au fil des ans, l'activité de Toni Rüttimann s'étend, d'abord en Amérique latine et centrale (après l'Équateur, ce sont la Colombie, le Costa-Rica, le Honduras, le Nicaragua, le Salvador), puis au Cambodge et au Vietnam. Aujourd'hui, on compte quelque quatre cents ponts dus à l'inlassable activité d'El Suizo et des équipes qu'il a su motiver sur place, toutes ces constructions étant réalisées à partir de matériaux réutilisés, à l'instar des câbles du téléphérique Riddes – Iséables, en voie de rénovation, ou encore des câbles de remontées mécaniques de stations valaisannes.

En 2003, une maladie virale terrasse notre ingénieur et le laisse paralysé : le syndrome de Guillain-Barré, qui frappe une personne sur cent mille ; après avoir frôlé la mort, il doit repartir à zéro et mettra plus d'une année à reprendre pied. Profondément animé d'un esprit d'entreprise, il va mettre son hospitalisation à profit pour développer un logiciel destiné à piloter à distance les constructions entreprises à des milliers de kilomètres ; grâce à Internet, il peut désormais suivre en parallèle la mise en œuvre de plusieurs ponts.

Référence mondiale reconnue, l'Association internationale des ponts et charpentes, l'AIPC, lui a décerné, en 2000, un prix prestigieux pour l'ensemble d'une œuvre qu'il faut bien qualifier d'exceptionnelle. A l'heure où tant de facteurs véhiculent lassitude, morosité et pessimisme, il est réconfortant de constater que l'enthousiasme, l'esprit de service et la volonté d'entreprendre trouvent encore à s'incarner au sein de la génération montante personnifiée par Toni El Suizo.

COMPÉTENCES INTERCULTURELLES

- > Mona SPISAK, Hansruedi STALDER (Herausgeber), ***In der Fremde. Ingenieure und Techniker auf interkultureller Entdeckungsreise in arabisch-islamischen Ländern, in China und in Indien***, Haupt Verlag, Bern, 2007

Il est rare qu'une grande entreprise multinationale invite ses collaborateurs en mission aux quatre coins du monde à partager par écrit leurs expériences « interculturelles », autrement dit, ce qui, au-delà de leur travail professionnel, les a frappés dans la rencontre avec des peuples et des pays lointains.

Dans le cas présent, il s'agit de la filiale suisse de la maison ALSTOM, maison spécialisée en ingénierie électromécanique. La parole est donnée aux ingénieurs et techniciens, essentiellement d'origine suisse, qui, à l'aide de quelques rédacteurs, partagent avec nous leurs impressions et leurs expériences au Moyen Orient et en Asie. L'intérêt de cette démarche est évidemment que nous n'avons pas affaire, ici, à des journalistes, diplomates, ethnologues ou autres historiens, mais à des jeunes professionnels connaissant le travail « dans le monde » sur le mode pratique, quotidien. Et puis, on croit entrevoir ce qui peut faire d'un collaborateur européen comme il y en a beaucoup un « Suisse dans le monde » se distinguant par cette ouverture d'esprit si particulière sur des êtres humains et leur culture.

HONNEUR ET FIDÉLITÉ

A l'occasion du 90^e anniversaire de l'Amicale des anciens de la Légion étrangère de Genève et sous l'égide de l'Union des sociétés françaises de Genève, un comité d'organisation dirigé par Madame Marie-Françoise d'Anglemont de Tassigny* ainsi que Monsieur Eric Orsel**, tous deux conseillers associés de notre Fondation, a mis en place un très riche programme de commémoration de l'histoire des Suisses au service de la France, des régiments de l'Ancien Régime à la Légion étrangère. Dans la soirée du vendredi 26 septembre, pour la première fois à Genève, la Musique de la Légion étrangère a donné un concert de gala au Victoria Hall à un public nombreux et enthousiaste.

La journée du samedi 27 septembre a commencé par un défilé de cette fanfare au Parc des Bastions, rejointe par la Compagnie des Vieux-Grenadiers genevois et le Noble Contingent des Grenadiers fribourgeois ainsi que les jeunes Fifres et Tambours du Conservatoire de musique populaire de Genève. Ces mêmes unités ont participé à une cérémonie devant le monument aux morts de la rue Sénebler, monument dédié « Aux Français de Genève et aux volontaires suisses morts pour la France 1914-1918 ». Une délégation s'est aussi rendue au monument aux morts suisses du Parc Mon Repos. Parmi les personnalités présentes, on aura noté, outre les représentants des autorités fédérales et de l'Armée suisse, ainsi que des autorités cantonales genevoises et fribourgeoises et de celles de la Ville de Genève, la présence du chargé d'affaires de l'Ambassade de France à Berne, du consul général de France à Genève et du Général Louis Pichot de Champfleury, commandant de la Légion étrangère.

Les organisateurs avaient demandé à Monsieur Bénédicte de Tschanner, ancien ambassadeur de Suisse en France, de prendre la parole lors de la cérémonie devant le Monument aux morts. Nous reproduisons ici le texte de sa brève intervention :

* ancienne présidente du Grand Conseil genevois et conseillère de l'Assemblée des Français de l'étranger

** vice-président de l'Union des sociétés françaises de Genève

« En ma qualité de président de la Fondation pour l'histoire des Suisses dans le monde j'aimerais, à l'occasion de cet anniversaire, ajouter un hommage spécifiquement suisse. Le programme des manifestations rappelle l'extraordinaire épopée de l'engagement de Suisses au service de la France depuis plus de cinq siècles.

Les circonstances politiques, juridiques, de même qu'économiques du service étranger de nos compatriotes étaient diverses et fort complexes. Les Suisses qui ont défendu les rois de France jusqu'en 1792, voire jusqu'en 1830 n'étaient pas monarchistes ; les Suisses qui ont servi dans la Légion étrangère sous de lointains cieux ne s'identifiaient pas nécessairement aux objectifs politiques et stratégiques de ces interventions en Afrique, en Asie ou sur d'autres fronts.

Nous parlons aujourd'hui de la France ; on pourrait aussi évoquer d'autres pays et d'autres drapeaux que des Suisses ont servis, par exemple ceux de l'Union ou de la Confédération qui s'affrontaient dans la Guerre de sécession américaine ; ou ceux des forces républicaines dans la Guerre civile espagnole, pour ne mentionner que deux exemples.

L'époque des nationalismes a imposé ses lois et ses interdictions aux citoyens, un cadre réglementaire qui a d'ailleurs évolué au cours du temps et qui n'est pas le même partout. Et pourtant, nous devons le respect aux milliers de nos compatriotes qui se sont engagés en dehors de nos frontières et à ceux qui ont payé cet engagement du sacrifice suprême. Nous leur devons ce respect parce que la vie, les choix personnels, les ambitions, les sentiments d'appartenance, la fidélité, parfois aussi les échecs, les malheurs et le désespoir, bref les destins d'hommes libres ont leurs propres lois et leur dignité et sont à placer à un autre niveau qu'à celui des règlements, des conventions, des frontières et des passeports du moment.

On désigne parfois les Suisses qui ont quitté leur pays pour un temps ou pour toujours comme des ambassadeurs de la Suisse. En tant qu'ancien ambassadeur, donc de serviteur du gouvernement fédéral dans un contexte interétatique, je n'aime pas tellement cette expression ou cette assimilation, car, me semble-t-il, elle implique un lien de soumission à une autorité, soumission qui, pour la plupart des Suisses qui franchissent la frontière, n'existe pas vraiment et s'oppose à leur liberté personnelle. Mais cette liberté, que nous respectons, n'empêche pas que nous soyons, nous autres Suisses, fiers de nos compatriotes dans le monde, que nous nous intéressions à leur destin et à leur histoire. Et puis, nous sommes aussi, tous, citoyens du monde, et les défis mondiaux – la paix en tout premier lieu, la démocratie, les équilibres sociaux et naturels – nous interpellent comme ils interpellent les citoyens d'autres pays. »

Ajoutons à cet hommage quelques remarques extraites d'une intervention, à Penthes, du Comte Charles Albert de Diesbach, président de la Fondation de la famille Diesbach, qui y tenait son 52^e assemblée générale ce jour-là. Après avoir évoqué l'épopée des régiments suisses capitulés sous l'Ancien Régime, y compris celle du Régiment de Diesbach dont le drapeau portait la devise « Fidelitate & Honore »,

devise reprise ultérieurement par la Légion étrangère, l'orateur dit notamment ceci :

« ... Créée en 1831 pour conserver à la France une partie des Suisses licenciés de Charles X, la Légion est intimement liée aux conquêtes de l'Algérie, du Maroc, de Madagascar, du Tonkin ; au Mexique, elle maintint sa réputation de troupe d'élite, notamment lors de la célèbre bataille de Camerone le 30 avril 1863 ; cette date anniversaire est devenue la fête annuelle de la Légion.

Pendant la Guerre 1914-18, 14'000 engagés volontaires suisses participèrent aux combats ; plus de 8'000 sont tombés ... »

Tout le monde s'est retrouvé à Penthes pour un très convivial repas de l'amitié franco-suisse, la reconstitution d'un bivouac de campagne du XVIII^e siècle et une parade des cavaliers du Cadre Noir-Blanc de Fribourg. La Musique de la Légion, les trente-cinq filles et garçons des Fifres et Tambours, tout comme les deux corps de Vieux Grenadiers ont investi les sentiers et les prés du Domaine ainsi que la cour du Château et ajouté leurs touches de couleur et leurs sons martiaux à cette fête qui a bénéficié d'un radieux soleil automnal.

Pour terminer la journée, toujours à Penthes, l'historien fribourgeois Alain-Jacques Czouz-Tornare, conseiller associé de notre Fondation, a brillamment présenté l'histoire des régiments suisses au service de la France et des Suisses engagés à la Légion étrangère. Le cadre était celui du Cercle français de Genève, présidé par Madame Micheline Spoerri, ancienne conseillère d'Etat. Pour beaucoup de participants de cette journée mémorable, notamment français, c'était aussi l'occasion de découvrir le Musée des Suisses dans le Monde.

* * *

Nous profitons de cette occasion pour signaler la parution d'un livre de témoignages particulièrement intéressants (voir aussi le prospectus séparé) :

- > Vincenz OERTLE, **Endstation Algerien. Schweizer Fremdenlegionäre. Dreizehn Lebensbilder der 1950er Jahre**, Vorwort von Peter EGGENBERGER, Herausgabe in Zusammenarbeit mit den Editions de Penthes (série Suisses dans le Monde), Druckerei & Verlag Appenzeller Volksfreund, 2007

Ce livre se distingue par la richesse humaine des destins décrits. Au cours des années cinquante du XX^e siècle, quelque 300 jeunes Suisses se sont encore engagés chaque année dans la Légion étrangère, normalement pour cinq ans. Les illustrations et la bibliographie de cette étude sont très fournies. Vincenz Oertle est aussi l'auteur de livres sur les volontaires suisses dans les forces armées allemandes au cours de la Seconde Guerre mondiale et sur les armes de la Garde suisse pontificale (Thesis Verlag, Zürich et Egg). La boutique de Penthes peut vous envoyer ces livres : boutique@penthes.ch, 022.734.90.21 – demander à Monsieur Jean-Marie Gerber.

REGARDS DU DANEMARK

- > Lise Arends OLSEN, *Regards du Danemark. Échanges avec la Suisse aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Editions Cabédita, Yens-sur-Morges, 2007

Une foi de plus, les Editions Cabédita nous font la surprise d'une publication qui nous permet de faire connaissance avec des Suisses dans le monde, des personnalités particulièrement intéressantes qui ont tissé des liens entre la Suisse et des pays plus ou moins lointains.

Ce livre nous invite à découvrir des Suisses qui, dans le passé, ont exercé une influence sur le Danemark, tels qu'Elie Salomon Reverdil de Nyon, précepteur et confident du roi Christian VII, mais aussi ses amis parmi lesquels on trouve le baron Louis François Guiger de Prangins, Paul Henri Mallet de Genève, Charles Victor de Bonstetten, ancien bailli bernois à Nyon, et, inévitablement, les Necker père et fille. Mais ce livre nous permet aussi de faire connaissance de quelques Danois, intellectuels et voyageurs, qui ont découvert la Suisse à la même époque, tels que le peintre Jens Juel ou encore la poétesse Friederike Brun. Les fils de cette toile de relations entre le petit royaume du Nord et les cantons romands ont été notamment tissés par deux éminents membres de la famille Bernstorff, gentilshommes d'origine hanovrienne, diplomates et ministres des affaires étrangères du Danemark. Quant à Madame Arends Olsen, elle est née au Danemark, à proximité du château des Bernstorff, justement ; spécialiste du droit de la famille et de la condition féminine, elle vit en Suisse depuis 1966.

LIVRES, LIVRES

Parmi les lecteurs de la Lettre de Penthes, nombreux sont ceux qui doivent être comptés parmi les rats de bibliothèque ou de librairie. Certains nous l'ont dit : ils apprécient beaucoup les avis ou articles que nous publions régulièrement et qui rendent compte de nouvelles publications. Encore faut-il que l'équipe de Penthes – qui est très loin de connaître tout ce qui est publié et qui, de près ou de loin, traite du sujet des Suisses dans le monde – les découvre dans les catalogues des éditeurs ou dans les librairies. D'où notre

invitation

à nous signaler de nouveaux titres. Certains auront peut-être la généreuse gentillesse de nous offrir de nouvelles publications pour notre bibliothèque ; d'autres seront en mesure de rédiger un bref article, qui peut aller d'un résumé très succinct à une critique ou une réflexion plus élaborées. Un grand merci à toutes et à tous !

PINAGOT AU CHÂTEAU : ÉTAT DES LIEUX ET DÉPOUILLEMENT DU FONDS GINGINS-D'ECLÉPENS

Marguerite Ngah Noah, archiviste diplômée

D'après le bordereau de dépôt, le fonds Gingins est confié au Musée des Suisses dans le monde depuis 1991. Son dépouillement a commencé en 2004 dans le cadre de la collaboration entre l'Université de Genève et la Fondation pour l'histoire des Suisses dans le monde. Il s'effectue avec l'atelier Pinagot, l'un des séminaires d'histoire suisse du Professeur François Walter à la Faculté des lettres.

En plus de rassembler et de reconstituer les traces infimes et disparates des inconnus disparus, pour les ressusciter et les inscrire dans l'histoire collective comme Alain Corbin dans « **Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot** » (1998), ce « cours-laboratoire » a un double objectif : familiariser les étudiants avec le travail en archives ; et expérimenter toutes les étapes et les embûches du métier d'historien, de la recherche d'un « sujet » jusqu'à la rédaction du travail.

En 2004, les étudiants décomposaient et ordonnaient le puzzle de la maladie d'une petite fille, Louise-Blanche-Alice de Gingins-d'Eclépens (1850-1866), dans les manuscrits d'une branche éteinte de la famille vaudoise Gingins. Ces sources comprenaient : le journal familial des troubles de santé d'Alice ; les correspondances privées familiales, mondaines et médicales ; les consultations épistolaires. Tous ces documents avaient été reproduits par photographie, traités et soumis électroniquement aux étudiants par le professeur et son assistant, Pascal Delvaux.

Par la transcription de ces images textuelles, l'atelier Pinagot engageait chaque participant dans la production de la source documentaire primaire. Pour sa re-composition chronologique et logique, les novices « pinagotiques » devaient ensuite camper plusieurs semaines au château de Penthes en y « goûtant aux archives », en corrigeant leur réalisation et en la confrontant avec les pièces originales. Paradoxalement, c'est la procédure inverse qui s'était opérée dans le rangement des manuscrits. Ceux-ci avaient été relus et ordonnés selon le produit Pinagot : *Le journal de la maladie d'Alice*.

Avec cette transcription, et d'autres sources imprimées et topographiques, les travaux de séminaire reconstruisent partiellement le vécu mouvant de la petite Alice et de son épilepsie supposée. Son journal couvre onze ans, de sa première convulsion en septembre 1855 au rapport de son autopsie en novembre 1866. Les

manuscrits diffusés et recopiés sont cependant fragmentés. Sur les dates signalées, ils ne se rapportent relativement qu'aux années 1855, 1856, 1857, 1859, 1866.

Pour retrouver les années obscures sur Alice et compléter son journal, puis rédiger un mémoire de licence, une adepte « pinagotique », servante du document et de l'histoire, fouille et dépouille, depuis un an, le précieux fonds Gingins-d'Eclépens enfoui au château de Penthes. Comme bilan intermédiaire, le fonds De Gingins comprend actuellement : 24 Boîtes originales, 6 grands cartons « Vrac » et 4 grandes caisses en bois. Un tiers du fonds est en cours de dépouillement. Plus de 1000 pièces et liasses de documents ont déjà été identifiées. Entre des originaux, des copies et des extraits, des papiers et des parchemins, les périodes couvertes s'étendent de 1374 à 1920.

Au croisement de la vie publique et de la vie privée des familles bourgeoises et féodales, les manuscrits des Gingins-d'Eclépens cernent les premières perspectives de recherche de « **Pinagot au château** » :

- le service militaire à l'étranger, notamment à Naples; l'armée fédérale;
- les voyages et les missions diplomatiques;
- la vie matérielle : l'acquisition, la gestion et la cession des biens, des propriétés et des domaines;
- l'argent : les opérations commerciales et financières; les comptes et les relations bancaires; les Caisses de la famille Gingins; les dépenses quotidiennes et les bilans annuels;
- la vie sociale dans les relations avec les domestiques, les ouvriers et les artisans;
- la vie quotidienne à travers les correspondances privées familiales et mondaines.

En plus de combler les années lacunaires des transcriptions Pinagot : 1858, 1860-1866, les correspondances privées familiales et d'autres documents récemment identifiés enrichissent *Le journal de la maladie d'Alice* par d'autres faits. Le cas d'Alice s'intègre dans l'habitus familial des Gingins de documentation des maladies, des pratiques de santé et des pérégrinations thérapeutiques. Tant du côté maternel que du côté paternel, sa famille reçoit et envoie des lettres des stations thermales : Vichy, Schinznach, Loèche ou Cannes. Des testaments proviennent même des hôpitaux. A la différence d'Alice, quelques Gingins-d'Eclépens meurent par ailleurs loin de Gingins.

Pour les documents personnels qui concernent le corps et les maladies, le fonds contient un *Mémoire médical* du Dr Peschier sur l'enfance de Charles, le père d'Alice; et plusieurs carnets de santé incomplets rédigés par sa grand-mère Elisa qui décrit aussi les états d'Alice jusqu'en 1857. Dans la correspondance intime, les nobles vaudois semblent aussi impliqués que les femmes, et à plusieurs niveaux.

Par exemple, sur les coups de fouet que Mlle Olivier donne de temps à autre à Alice, Charles confie dans une lettre à sa mère qu'à voir sa fille, on ne peut pas imaginer le chaos qui règne dans sa tête. En novembre 1856, le voyage d'Alice à Cannes et les traitements homéopathiques inopérants de Monsieur Séverine décou-

lent surtout de leur promotion épistolaire, faite par son grand-père maternel, le colonel Louis-Henry Tronchin.

En se retrouvant à la fois au four et au moulin, au-delà des épreuves d'informatique, au-delà des problèmes de décodage et de reproduction des abréviations ou des écritures complexes comme celles des médecins, les étudiants Pinagot ont particulièrement souffert en affrontant, au château de Penthes, l'obstacle extérieur le plus redoutable de la recherche historique : le traitement normalisé inexistant ou aléatoire des fonds d'archives.

Le traitement formel préalable du fonds Gingins est maintenant en cours. Outre l'inventaire exhaustif de ce trésor, il devrait inclure l'édition de son catalogue analytique, plus les correspondances privées de trois générations des Gingins-d'Eclépens. Un double tribut initial que le Musée et l'Institut des Suisses dans le monde se proposent d'offrir aux communautés scientifiques et à l'histoire nationale suisse.

VERS LE TRICENTENAIRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712–2012)

Nous citons les propos de **Monsieur Patrice Mugny**, conseiller administratif de la Ville de Genève, chargé des affaires culturelles :

« Jean-Jacques Rousseau est né le 28 juin 1712 à Genève, où il a passé les seize premières années de sa vie. Si les relations qu'il a entretenues avec sa ville natale ont parfois été tumultueuses, son œuvre n'en est pas moins marquée d'une profonde empreinte genevoise. C'est pourquoi la Ville de Genève a initié la mise en œuvre d'une importante célébration à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Rousseau : « Rousseau pour tous ». Ce projet, qui a pour but de rappeler l'importance de l'héritage genevois dans la vie et l'œuvre de Rousseau, s'inscrit tout naturellement dans une longue liste de commémorations qui ont, de tout temps, honoré la mémoire du plus illustre de nos citoyens. »

Pour cet important anniversaire, la démarche de la Ville consiste à fédérer les synergies et les compétences d'acteurs culturels ou scientifiques très divers. Trois sources viendront alimenter le programme genevois et international du tricentenaire : tout d'abord le Grand Théâtre de Genève avec la création mondiale d'un opéra sur la vie de Jean-Jacques Rousseau ; ensuite, les projets développés par les institutions publiques de Genève, les bibliothèques et les musées, avec plusieurs expositions ou colloques, enfin les propositions riches et variées issues d'un appel général à projets lancé au printemps 2007. Il faudra ajouter à cette récolte les initiatives d'autres villes ou institutions, tout comme, par exemple, une nouvelle édition des œuvres de Rousseau, etc.

Dès le début, notre Fondation a fait savoir aux responsables de la Ville – parmi lesquels on trouve M. François Jacob, conseiller associé de notre Fondation – qu'elle comptait participer à cet anniversaire. L'idée a alors fait son chemin de consacrer la **Journée de Penthes de 2012** à Rousseau. Le résultat est un projet provisoire qui a été salué et approuvé à la fois par les Amis de Penthes, organisateurs traditionnels de la manifestation publique de la Journée de Penthes, et le jury international du tricentenaire. En résumé, il s'agirait d'organiser un colloque sous le titre quelque peu provocateur de « **Faut-il brûler Rousseau ?** »

Rousseau, comme peu d'autres, a non seulement fait l'objet de vives inimitiés de son vivant, mais l'impact de son œuvre a été jugé néfaste jusqu'à aujourd'hui à plusieurs titres.

Il paraît dès lors intéressant de jeter un nouveau regard sur la responsabilité du philosophe genevois quant à un certain nombre de développements caractérisant les temps modernes « post-rousseauistes » :

- Rousseau père de la démocratie ?
- Rousseau père du totalitarisme ?
- Rousseau père de l'écologie ?
- Rousseau père de la pédagogie ?

Cette façon de nous interroger sur la présence de Rousseau aujourd'hui, à notre propre époque, mérite sans doute encore réflexion. Beaucoup dépend de la présence, sur le plateau du colloque, d'orateurs de talent, capables, justement, de faire le lien entre l'œuvre du philosophe du XVIII^e siècle et l'actualité des XX^e et XXI^e siècles, de le faire d'une façon qui puisse intéresser non pas nécessairement ou seulement les spécialistes – qui auront leurs propres assises –, mais Monsieur et Madame tout-le-monde.

Nous en parlons aujourd'hui déjà pour inviter nos lecteurs à participer à notre réflexion :

- Y a-t-il lieu de revoir la thématique – en posant toujours la question de savoir ce qui peut intéresser un public général d'aujourd'hui ?
- Connaissez-vous des orateurs susceptibles de traiter de façon vivante l'un des quatre sous-thèmes mentionnés ci-dessus ?
- Avez-vous des propositions à faire pour un programme musical qui entourerait les exposés et débats du colloque ? Nous pensons que, par exemple, le clavecin est un instrument qui peut, sous les mains d'un artiste de qualité, faire le pont entre le siècle des Lumières et l'ère post-moderne...).

Un grand merci à tous qui veulent bien s'intéresser à ce projet !

LE CHOCOLAT : QUOI DE PLUS SUISSE ? ET POURTANT...

Quand on évoque le chocolat suisse, l'image qui nous vient à l'esprit est celle d'une vache sur son alpage. Et nous parlons volontiers des pionniers de l'industrie chocolatière suisse, qui non seulement ont développé le produit – surtout le chocolat au lait – mais qui ont conquis les marchés du monde entier avec leurs célèbres marques. On oublie alors trop vite que le chocolat ne pousse pas « là-haut sur la montagne », mais est un produit des tropiques et que les Suisses ont joué un rôle majeur dans le développement du commerce mondial du cacao, notamment en

Afrique de l'Ouest. Heureusement, ces dernières années, les historiens ont commencé à s'intéresser aux aventures « coloniales » de la Suisse, chapitre particulièrement significatif de l'histoire économique du pays.

- > Anne FRANC, ***Wie die Schweiz zur Schokolade kam. Der Kakaohandel der Basler Handelsgesellschaft mit der Kolonie Goldküste (1893-1960)***, Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft, Band 180, Schwabe Verlag, Basel, 2008

L'auteur de cette étude est né en 1977 et a fait des études d'économie et d'histoire à Bâle et à Genève. Elle travaille actuellement au sein de l'équipe de rédacteurs du Dictionnaire historique de la Suisse (DHS). Quant aux sources, elles proviennent pour une part importante des archives de la **Basler Handelsgesellschaft** (BHG, Société commerciale de Bâle, ultérieurement l'Union Trading Company UTC), créée en 1859 par la Mission de Bâle, mais séparée de celle-ci dès 1917.

Le cacao est originaire des forêts tropicales d'Amérique latine. Introduite par les Espagnols, la consommation de cacao était une mode (de luxe) en Europe au XVIII^e siècle. La production dans les grandes plantations n'était possible que grâce aux nombreux esclaves noirs importés d'Afrique. Vers la fin du XIX^e siècle, la culture du cacao s'est propagée en Afrique et en Asie et la colonie britannique de la Côte d'Or (aujourd'hui le Ghana, indépendant dès 1957), qui produisait également de l'or, de l'huile de palme et du caoutchouc, s'est rapidement taillé une part très importante de ce marché. C'étaient surtout de petits fermiers indigènes qui s'intéressaient à cette production ; mais, évidemment, l'exportation des fèves fermentées et séchées a été prise en main par les Blancs.

Comment se fait-il que des missionnaires suisses aient pu être les premiers à exporter des fèves de cacao de la Côte d'Or et garder leur part de ce commerce ? Celui-ci fit d'ailleurs très tôt l'objet d'ententes cartellaires entre les principales entreprises se partageant l'achat des fèves – les fameux « pools » –, mais parfois aussi entre producteurs, qui pouvaient retenir la marchandise (« hold-up ») ? Pour assurer le transport du cacao vers la côte, puis vers l'Europe et l'Amérique, les Britanniques pratiquaient la liberté du commerce. Les Bâlois étaient particulièrement bien placés pour les livraisons destinées au grand marché allemand, dont Hambourg était le principal port d'entrée.

Il faut bien se rendre compte qu'à l'intérieur des terres africaines, le projet missionnaire n'était pas exclusivement de nature religieuse, mais comportait un important volet économique, culturel et social : le commerce d'esclaves, si condamnable aux yeux des piétistes qui dirigeaient la Mission de Bâle – certains issus des mêmes familles qui avaient été actives dans le fameux commerce « triangulaire » au XVIII^e siècle –, devait céder sa place à un développement juste et durable quoique toujours protégé par la puissance coloniale ; et tant mieux si des activités lucratives, agricoles, artisanales ou commerciales pouvaient contribuer à co-financer le travail des missionnaires. Cela dit, dans le cas présent, missionnaires et entrepreneurs finirent par se quereller et Bâle procéda à la séparation des deux opérations.

Précisons encore que les fabricants de chocolat en Suisse ne privilégiaient aucunement les maisons de commerce suisses pour leurs achats de matières premières, qu'il s'agisse de la BHG/UTC ou d'autres, plus petites. Ces sociétés durent d'ailleurs abandonner le rachat de cacao avec l'indépendance du pays qui procéda à des nationalisations. L'UTC, toujours puissante dans le commerce de détail sur la côte africaine, eut toutefois le privilège de livrer une épée en or massif – fabriquée chez un joaillier bâlois et non pas dans les forges traditionnelles des Asante – destinée à la cérémonie d'accession de S.E. Kwame Nkrumah à la présidence de la République du Ghana en 1960.

Ainsi, la boucle est bouclée : de la production du cacao au chocolat suisse et à l'exposition temporaire qui vient s'ouvrir, à Penthes, sur les

Cent ans de Toblerone

DU CÔTÉ DU MUSÉE

Nathalie Chavannes, conservatrice

Dans les éditions précédentes de la Lettre de Penthes, j'ai déjà eu l'occasion d'évoquer nos projets de rénovation douce du Musée. Je suis très heureuse de pouvoir vous annoncer que les premier et deuxième étages du Château ont maintenant été entièrement rénovés, les murs débarrassés de leur vieilles tentures et un nouvel éclairage installé.

Ces travaux ont débuté en 2006 avec le premier étage qui devait accueillir l'exposition commémorative du 500^e anniversaire de la Garde Suisse Pontificale. En 2007, nous avons pu réaliser, grâce à une généreuse contribution de la Fondation Hans Wilsdorf, la rénovation du deuxième étage qui, depuis, a été exclusivement exploité pour présenter nos expositions temporaires. Au début de l'année prochaine, nous engagerons la rénovation du rez-de-chaussée, quelque peu plus délicate. Cette opération, sauf grosses surprises, devrait être terminée à la fin du mois d'avril 2009.

Chaque rénovation nous offre la chance de réaliser une nouvelle présentation des collections permanentes. Ce sera le cas pour le dernier étage, consacré aux activités civiles (autres que militaires). Ces salles seront ouvertes dès le 10 février 2009. De septembre à décembre 2009, ce même étage accueillera une exposition de l'artiste Marc Jurt, intitulée *Géographie parallèle*.

Les efforts de rénovation ne s'arrêtent pas aux salles du Musée, mais incluent aussi les sous-sols. Grâce à un don de la Fondation de Famille Sandoz, nous avons pu installer la bibliothèque dans des étagères « Compactus ». Cette contribution nous permet aussi de réaliser l'inventaire informatisé de la collection ; aujourd'hui, près de 1'500 pièces, essentiellement des livres et des estampes, ont été saisies dans notre nouvelle base de données. Cet été, nous avons accueilli deux stagiaires en restauration de l'École des arts appliqués de la Chaux-de-Fonds ; elles ont réalisé un bilan climatique des réserves ainsi qu'un bilan spatial pour l'installation d'un nouveau « Compactus ». Ce dernier sera installé à la fin de cette année et nous permettra de sécuriser les collections, tout particulièrement celles qui ont été déplacées lors de travaux ou d'expositions temporaires. Ce gain de place facilite aussi l'accès aux collections et leur rangement dans de meilleures conditions de conservation.

Enfin, grâce au soutien financier de quelques particuliers, nous avons pu procéder à la restauration de plusieurs tableaux, dont le portrait de Marie de Médicis. Le drapeau offert, en 1746, par le roi d'Angleterre Georges II aux Suisses résidents ayant

fourni 500 hommes au roi pour mâter la rébellion de Charles Edouard Stuart et mettre fin à ses prétentions au trône d'Angleterre est également en restauration.

2009 devrait donc marquer la fin des travaux de rénovation et de réaménagement du Musée, nous laissant un peu de répit pour d'autres tâches, celles qui concernent plus particulièrement les collections, comme l'inventaire informatisé. Toutefois, l'essentiel du travail de l'équipe du Musée reste consacré aux expositions temporaires, qui permettent d'explorer des sujets peu exploités au musée et attirer un public renouvelé. Au programme :

- > 2009 : Marc Jurt, Géographie parallèle
- > 2010 : Le clown Grock (dans le cadre de l'année du cirque à Genève)
- > 2011 : Humen : témoignages d'humanitaires dans le monde
- > 2011 : Marcello, une femme, un sculpteur

Nous vous invitons donc à venir nombreux découvrir et redécouvrir nos activités. Renseignements sur le site www.penthes.ch

PANORAMA DE L'HISTOIRE SUISSE

Depuis le 4 juillet 2008, le **Musée national suisse du Château de Prangins** – qui fête son dixième anniversaire ! – propose, dans la grande galerie du sous-sol, une introduction à l'histoire suisse des origines à nos jours. Comme on le sait, Prangins illustre, dans son exposition permanente, l'évolution de la vie politique, économique, sociétale et culturelle de la Suisse des XVII^e et XIX^e siècles. L'idée nouvelle est donc de prendre le visiteur par la main pendant dix à quinze minutes pour un bref survol de l'histoire Suisse dans son ensemble, une préface en quelque sorte à la visite détaillée du Musée.

La salle se présente en trois pôles distincts : quelques grandes photographies aériennes de Georg Gerster forment l'arrière-fond pour une synthèse chronologique et une trentaine d'objets significatifs, du silex paléolithique à la composante électronique de nos jours. En face, un papier peint panoramique tel qu'il était à la mode au XIX^e siècle, représente « L'Helvétie en grisaille » relevant la vision idéalisée que les Européens avaient de notre pays. Enfin, l'installation « La Suisse mise en boîte » avec un grand dessin humoristique des incontournables Mix & Remix nous propose un regard ludique sur quelques-uns des clichés de la suissitude, du fromage à la neutralité, en passant par le travail bien fait.

En somme, il faudrait également inviter les visiteurs du Musée de Penthes à passer d'abord un instant dans ce sous-sol de Prangins. Et il faudrait qu'ils ne passent pas non plus, au second étage du Musée national, à côté de la partie « La Suisse et le monde » et notamment des vitrines portant le titre « Partir et arriver » qui illustrent quelques aspects de l'émigration suisse. Cette présentation comporte, sur écran-moniteur notamment, une série d'anciennes photographies particulièrement intéressantes.

NOUVELLES DU RESTAURANT LE CENT-SUISSES

Pourquoi ne pas passer un moment de détente au Cent-Suisse ?

Le restaurant Le Cent-Suisse vous accueille dans un environnement idyllique. Profitez de sa salle à manger traditionnelle avec ses drapeaux de régiments suisses au service de la France, ou de l'Espace Piccard, notre nouvelle structure marquée par la haute technologie suisse vous offrant lumière et vue sur le jardin ; le soir, ce lieu enchanteur s'illumine comme par magie.

Pour l'automne qui vient de débuter, notre chef Vincent Bernard vous propose notamment du gibier : civet de chevreuil, entrecôte de cerf et autres recettes délicieuses de venaison ; pour les repas de fêtes, le foie gras sera à l'honneur.

N'oubliez pas de faire vos réservations au Domaine de Penthes pour vos repas d'entreprise, vos réunions de famille, vos événements de fin d'année. Chez nous, le rapport qualité-prix reste bon, ce qui devrait être particulièrement apprécié en ces temps qui s'annoncent plus difficiles ...

IL SE PASSE TOUJOURS QUELQUE CHOSE AU CENT-SUISSES !

Pour toute information

par téléphone 022 734 48 65

par courriel : restaurant@penthes.ch - www.penthes.ch/restaurant

Un parking gratuit est à votre disposition